


**Norte Distribution
présente**

Atlas

un film de
Antoine d'Agata

A silhouette of a man is shown from the side, looking towards a window with vertical blinds. The light from the window creates a warm, golden glow on the curtains and casts a soft shadow of the man's profile. The background is dark, making the illuminated curtains and the man's silhouette stand out.

**Un homme sans attaches,
rescapé d'un long périple, collecte
des images ivres, morceaux épars
d'une identité aussi atomisée
que les territoires qu'il parcourt.
Il s'épuise dans l'étrangeté de signes,
de lieux, de langues insondables.
Il n'y a pas de dieu ou d'indulgence
dans ses nuits, mais l'acceptation
qu'il n'y a que la chair.**

Journal prémédité

La forme sera le journal autobiographique, récit chronologique d'un parcours désordonné, confrontation intime qui se nourrit de la capacité unique qu'a le cinéma d'extirper de situations vécues un langage élaboré mais instantané. Acteur à part entière du programme que je me condamne à vivre, je suis tenu de suivre à la lettre — et par l'expérience du corps — ce plan de travail. La méthode, si elle emprunte la forme du journal intime dont les événements sont prémédités, est instaurée pour pouvoir défier ses propres règles, selon les nécessités et les hasards des prises de vues. J'anticipe les actes de mes personnages, qui se plient, à leur insu, à un plan préconçu. J'articule cependant un trajet physique et psychique qui intègre l'incohérence et la magie du hasard. Il est à souhaiter que les événements projetés ne se produisent pas. C'est toute l'ambiguïté d'un projet

documentaire dont la spécificité est de confronter la limpidité glaçante de la fiction à l'épreuve du réel. C'est dans cette prolongation de la pensée en actes que réside ma logique cinématographique. Je m'impose de vivre une fiction avec comme seule règle, la contagion nécessaire entre le monde et celui qui le regarde, la prédominance de l'expérience vécue sur l'art. La fiction donne lieu à la possibilité que l'événement advienne. Dans cette tentative fragile, je deviens l'objet de mes images, qui se définissent à travers et au sein même de l'acte où elles naissent. Je documente ce que je vis, et vis chaque situation dans le dessein de la documenter. C'est un rapport impur qu'affirme, en dernier lieu, cette relation de l'auteur et de son personnage qui répondent l'un de l'autre face à une existence vouée à être réinventée en permanence.

Langage

La dégénérescence de l'image unique, la décomposition de la forme permettent d'imposer une réinterprétation de l'idée de récit, une lente mutation de la narration vers des formes de retranscription inédites. Le bloc compulsif, l'inventaire maniaque, la série obsessionnelle, la séquence recomposée sont symptomatiques de l'urgence qu'il y a à remettre en question le langage photographique, à renouveler sa structure même face à la contagion digitale ou la syntaxe vidéographique. Le processus d'érosion de discours esthétiques et de langages documentaires figés, rend nécessaire l'invention de formes hybrides ou inédite renouvelant ainsi notre perception du réel. Blessures béantes, les images recherchées repoussent les limites de l'explicite. L'appréhension du monde par l'expérimentation narcotique et sexuelle, l'exploration haptique des corps, la prédominance de l'animalité sur la raison, l'affirmation athéiste

d'une éthique pornographique mènent toutes au constat inéluctable de la dissolution et de l'altération des corps. L'aberration, l'excès, la jouissance, la prostration sont alors les étapes d'une lente agonie de la chair. Dans quelque territoire obscur où le verbe, la pensée, la chair et la matière se défont, les cris aphones de figures banales ou abstraites sont l'expression crue du sentiment insupportable de trop ou de ne pas être. Dans une juxtaposition dérégulée d'esthétiques antagonistes, le regard, soumis à la peur et au désir, se brouille et nous ouvre un accès privilégié à la conscience.

La pornographie

Conjuration de la mort par l'offrande d'un regard amoureux et pornographique sur le monde. C'est la seule issue possible de ce huis clos claustrophobe, lente agonie sous le sceau de la conscience et de l'ironie, grâce à de nombreuses

stratégies — contamination de modes narratifs divers, mise en scène de l'interdit, dramaturgie de l'irreprésentable. L'appel de l'impossible conduit notre personnage, A. vers une vérité dont chacun préfère ordinairement se détourner. Dans un temps obscène où le regard est imposé comme outil privilégié d'appropriation virtuelle du monde, la conscience est condamnée à l'action. Le mélange de corps, hystériques ou prostrés, réfugiés dans une accoutumance tenace à la violence, à la douleur et à la jouissance, reste hors d'atteinte de l'Histoire. Le désir, l'instinct, la bestialité, dernier espace de liberté, deviennent l'ultime rempart à la virtualité rampante du réel et l'anesthésie des sens. Dans le film, le geste pornographique apparaît comme l'ultime posture morale susceptible de mettre au jour un rapport entre mes personnages. Débarrassé de l'économique et du social, il est l'unique alternative à une civilisation basée sur l'extinction du désir.

La drogue

Dans un conflit épuisant avec le monde extérieur, aux limites du difforme et du néant, le personnage se ménage des phases d'inconscience narcotique où il perd une partie de ses point de repère mais acère la conscience qu'il a d'être qui, comme lui, s'exposent, absorbent le monde sans précaution aucune, s'en nourrissent comme d'une chair vivante. Les ravages économiques, en Amérique latine, en Asie ou aux États-Unis, ont permis la propagation de la méthamphétamine, crystalmeth, ou Ice comme elle est aussi appelée. Au Cambodge comme ailleurs, cette molécule artificielle dérivée du speed, annule le sommeil, la fatigue, le manque. Le film aura l'ice pour fil rouge, et s'accompagnera des effets de cette drogue qui ne sont pas hallucinogènes mais provoquent une précision et une concentration de la pensée proches de l'obsession, voire de la paranoïa. Sa consommation régulière suscite un lent désintéressement. Nouveau

territoire limite, nouvelle réalité, nouveau ressenti, nouvelle insomnie, nouveau désarroi. Tout cela reste à décrire. Avec le rituel, précis, compliqué de la consommation d'Ice en filigrane, le film entrevoit une piste universelle, le tracé d'une même douleur, les différents visages de la survie. En oubliant d'être (seulement) documentaire, en établissant des relations libres, des comparaisons inconnues, pour ne plus se fier qu'à la sensation. La correspondance.

La prostitution

Engagé dans une poursuite aléatoire de l'autre, le personnage est confronté à des chorégraphies sensuelles, parfois psychotiques dont il est, tour à tour, prédateur avide et témoin fasciné. Actrices porno, prostituées, danseuses. L'auteur entretient avec ces femmes, figures polyformes, un rapport charnel et autiste. Elles se dédoublent incessamment et leur identité se dissout

dans son imaginaire. Elles acquièrent progressivement une valeur générique. Il les scrute et tend à nier leur spécificité. Elles sont le support fantastique de ses angoisses, la possibilité même de l'expérience, l'objet de son désir. Elles le suivent et l'affrontent dans la montée du plaisir, jusqu'à son anéantissement dans sa forme la plus aboutie. Cette lutte éperdue fait naître des résistances indues ou sensées. Grâce à la bande-son du film, monologues, bribes de dialogues, d'états de conscience, les femmes prennent une parole qu'elles se passent comme un relais. Elles parlent de solitude et de mort, psalmodient une litanie dont les clefs sont secrètes. Les voix-off, les récits intimes et sibyllins nous ouvrent l'accès à des existences violentées, des expériences dévastatrices qui laissent éclater une violence et une nécessité irrépressibles. Le personnage masculin essaie de les atteindre mais elles se réfugient dans la fuite, le plaisir ou la douleur. Elles sont prisonnières d'une indécence

lointaine, sans aucun lyrisme, qui les rend inaccessibles et révèle le caractère impossible de toute rencontre. Il ne s'agit pas de provocation, ni d'une pose quelconque, mais d'une fascination de A. pour ces femmes. La prostitution ne sera jamais traité d'un point de vue sociologique, mais leur rendre une parole constitue aussi l'inscription du film dans un champ politique. Ce qu'on entendra d'elles peut être choquant, violent, mais ce sont leurs vies qu'elles racontent.

Antoine d'Agata





Antoine d'Agata

Né à Marseille en 1961, Antoine d'Agata quitte la France en 1983 pour une dizaine d'années. Alors qu'il séjourne à New York en 1990, il s'inscrit à l'International Centre of Photography où il suit notamment les cours de Larry Clark et de Nan Goldin.

En 1993, il revient en France et interrompt son travail de photographe durant quatre ans.

En 1998 paraissent ses premiers ouvrages, *De Mala Muerte* et *De Mala Noche*.

L'année suivante, il rejoint la galerie Vu à peine créée par Christian Caujolle.

En 2001, il reçoit le prix Niépce.

En septembre 2003 est inaugurée à Paris l'exposition *1001 Nuits*, qu'accompagne la sortie de deux ouvrages, *Vortex* et *Insomnia*.

En 2004, il intègre l'agence Magnum, publie son cinquième livre, *Stigma*, et tourne son premier court-métrage, *El Cielo del muerto*. L'année suivante paraît *Manifeste*.

En 2006, le photographe tourne son deuxième film, *Aka Ana*, à Tokyo. Depuis 2005, sans port d'attaches, Antoine D'Agata photographie à travers le monde en vue d'une exposition et d'un livre sortis en novembre 2012.

filmographie

2013 **Atlas**

2008

Aka Ana

(Moyen métrage, 1h),
Lazennec Productions, France.
Sélections officielles :
Toronto Film Festival 2009,
Miami Film Festival 2009,
Buenos Aires 2009, Play Forward,
Festival du film, Locarno 2008

2004

El Cielo del Muerto

(Court métrage, 12mn),
La Fémis, Paris, France.
Sélections officielles :
Honorable mention for
Experimental film, 14 Curtas Vila
do Conde 2006, Expérimental art vidéo,
Belfort, 2006, Prix du Pavillon,
Festival Côté Court, Pantin 2006

réalisateur : Antoine d'Agata
prise de vue : Antoine d'Agata
montage : Dounia Sichov
montage son et mixage : Gilles Benardeau
étalonnage : Isabelle Julien, Arnaud Chelet
productrice : Valentina Novati

avec le soutien d'Arte France,
la Lucarne, Martine Saada,
Luciano Rigolini, du Fond d'Aide à l'Innovation - CNC,
de la Procirep, Société des Producteurs et de l'Angoa.



Lords of Design™





**Distribution
Programmation**

**Norte distribution
Simon Lehingue
27, rue Bleue
75 009 Paris
09 83 84 01 58**

Presse

**Les Piquantes
27, rue Bleue
75 009 Paris**

**Valentina Novati
Norte Productions
27, rue Bleue
75 009 Paris
09 83 84 01 58**